



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

66-67 | 2012

Dynamiques de la construction des sens attendus et inattendus dans les langues

Re/construction des sens attendus ou inattendus : enjeux épistémologiques

Anne Trévisse et Martine Sekali



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1443>

DOI : 10.4000/linx.1443

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2012

Pagination : 13-32

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Anne Trévisse et Martine Sekali, « Re/construction des sens attendus ou inattendus : enjeux épistémologiques », *Linx* [En ligne], 66-67 | 2012, mis en ligne le 15 septembre 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1443> ; DOI : 10.4000/linx.1443

Re/construction des sens attendus ou inattendus : enjeux épistémologiques

Anne Trévisse, UMR 7114 (MoDyCo)

Martine Sekali, UA 370 (CREA GReG)

Université Paris Ouest Nanterre la Défense

I. Les notions d'attendu et d'inattendu : des valeurs référentielles construites dans l'activité langagière

On sait définir approximativement les notions d'inattendu/non attendu : elles impliquent une activité cognitive d'attente, et donc une revisite du révolu ou de l'actuel par rapport à un attendu. Elles impliquent aussi un regard rétrospectif et des discordances - heureuses ou malheureuses pour le sujet - avec le prévu, ou encore avec des normes physico-culturelles.

Ces deux notions sont évidemment liées, mais il s'avère en réalité plus aisé de définir l'inattendu que l'attendu. Le sens inattendu est en effet nécessairement déterminé par rapport à une représentation préconstruite posée comme repère, représentation qui se trouve du coup désignée et évaluée comme attendue. La notion d'inattendu recèle donc nécessairement un processus de comparaison, ou autrement dit de « repérage », par rapport à une notion prise comme étalon. Marquer une prédication, un événement ou une validation, comme inattendu¹, c'est en effet

¹ Contrairement au non attendu, relevant du fortuit non relié à une attente préalable ou reconstruite *post factum*.

construire ou pointer une représentation étalon (attendue) à l'aune de laquelle on évalue sa concordance ou sa discordance.

L'attendu peut alors être vu de deux façons (au moins), conformément d'ailleurs à l'origine latine de ce mot : *attendere* qui signifie « tendre vers » (Ernout et Meillet, 2001), mais aussi « considérer que » (ce dernier sens étant conservé dans la locution « attendu que », très employée dans la terminologie juridique).

L'attendu peut être une représentation projetée, visée ou anticipée à partir d'une origine (que ce soit une prédication précédente qui se projette dans une autre, ou une origine énonciative repère d'un projet). On a alors un attendu construit prospectivement (Figure 1).

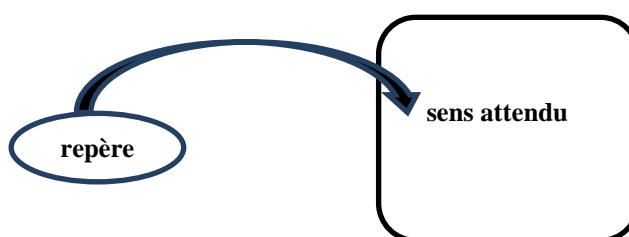


Fig. 1 : l'attendu construit prospectivement

Résultat d'une dynamique cognitive inverse, l'attendu peut aussi être une représentation désignée *a posteriori* comme repère de la valuation (en concordance ou discordance) d'une autre représentation définie comme inattendue, ou contre-attendue (Figure 2).

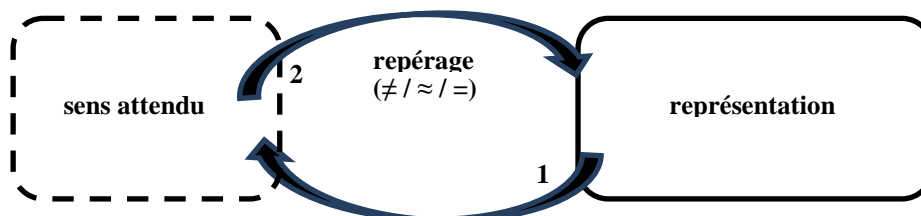


Fig. 2 : l'attendu construit/activé rétrospectivement

Dans cette deuxième configuration (l'attendu pointé comme repère), le sens attendu peut être repris d'une connaissance partagée, des propriétés de notions, ou bien il peut être ce que l'on doit bien appeler un « préconstruit construit dans le discours », c'est-à-dire une représentation potentielle, non activée au départ, et qui est activée dans le discours au moment où on lui donne un statut de tant que repère.

1.1. Représentations attendues/inattendues, coulissages temporels et altérités notionnelles

Ces activités cognitives et linguistiques sont souvent teintées d'affect, et peuvent définir un rapport avec des représentations repères révolues ou actuelles (ce qui était attendu et s'est réalisé ou non), ou avec ce qui est attendu pour l'avenir. Cette activité cognitive omniprésente de représentation implique alors aussi - en creux - son complémentaire inattendu, c'est-à-dire l'altérité de ce que l'on n'attend pas dans l'avenir (ou n'attendait pas dans le révolu ou l'actuel). La représentation est alors définie comme inattendue, qu'on la redoute, qu'on l'espère ou qu'on la prévoie simplement, et ce, quelle que soit la participation que l'on ait dans les événements considérés. Ces deux notions impliquent donc que les choses auraient pu se passer autrement, ou qu'elles se sont passées comme on le prévoyait, et qu'en tout état de cause l'avenir est non certain : on ne sait pas encore quelle bifurcation les événements vont emprunter (sauf à traiter l'avenir comme du certain, ce qui arrive souvent bien sûr). La prudence veut néanmoins généralement que l'on envisage pour l'avenir divers chemins possibles, des itinéraires bis, des bifurcations, des obstacles. Pour ce qui est du révolu et de l'actuel, comme figuré plus haut, on a une activité cognitive de comparaison : on juge les événements avérés à l'aune de l'attendu, et le caractère attendu passe souvent inaperçu tandis que l'inattendu surprend toujours la conscience, en bien ou en mal. La notion d'inattendu semble d'ailleurs plutôt faire référence au révolu pour reconstruire une altérité plus « normale », plus attendue, souhaitée ou non. C'est par rapport à une surprise avérée que l'on reconstruit l'attendu - *a posteriori* donc - et que l'on juge donc l'inattendu. Paradoxalement donc, l'attendu qui semblait premier cognitivement semble bien être second, reconstruit, par rapport à cet inattendu, d'après des normes physico-culturelles partagées ou des normes affectives plus individuelles.

Les concepts mêmes d'attendu/inattendu relèvent ainsi d'une représentation du temps - révolu, actuel et avenir - comme effectivement construite par l'humain, suivant des scénarios établis par la connaissance du monde, des normes, et des liens de causalité généralement admis (cf. le concept grecien (Grice, 1969) de *common ground* : les attentes sont construites à partir de préconstruits et d'inférences). De façon intéressante, cette représentation du temps se caractérise par sa dynamique non linéaire, par de constants « coulissages », lesquels sont associés à des visées argumentatives diverses impliquant de plus souvent donc des évaluations.

La question qui nous occupe ici est de considérer ces activités cognitives, et les valeurs référentielles d'attendu/inattendu, en tant qu'elles sont construites et reconstruites dans l'activité langagière elle-même. Ces représentations, attendues ou inattendues, sont d'ailleurs issues de processus linguistiques dont certains marqueurs, et surtout interactions de marqueurs, se font une spécialité :

– des coulissages quantitatifs constants (temporels, par exemple avec *déjà, still, yet, again*) ; la construction d'espaces temporels ouverts (et souvent évalués)² ;

² Cf. par exemple *She still loved him* / elle l'aimait encore et la construction proleptique de la séparation.

– un jeu sur l'élasticité notionnelle et les frontières des notions complexes (par exemple avec les jeux impliqués par des marqueurs comme *presque, pourvu que, ne serait-ce que, quitte à, even³, même si, even if, she was all but dead, justement, or at least, etc.*). On franchit ou non les frontières, on les repousse vers des valeurs référentielles ultimes, qu'on inclut donc, ou non, par le biais de différentes formes de parcours vers les issues possibles, avec des réélaborations, des « rétropédalages », des exclusions, des inclusions, des réélaborations notionnelles, des surenchères. On envisage aussi des ensembles d'autres possibles différents, des parcours donc, des élasticités notionnelles pour tester ces possibles ou ces issues, ces valeurs référentielles ultimes (Guimier, à paraître).

Si je dis par exemple :

Exemple 1 : Tiens, il est déjà là !

cela implique de ma part un attendu sur son heure d'arrivée, contredit par l'avéré, qui fait que la frontière entre le « lui - pas là » et le « lui - là » est franchie, alors même que je m'attendais à ce qu'on soit encore à l'extérieur du domaine du « lui - là ». Ce qui est perçu comme inattendu parle le plus souvent donc de l'avéré et convoque la conscience, qui le décrète « inattendu » par rapport à un attendu dont on n'avait souvent pas conscience, tant les projections dans l'avenir tissent notre activité cognitive. La notion d'inattendu recèle bien ce processus de comparaison par rapport à une téléonomie étalon reconstruite *a posteriori*.

Mais répétons-le : le plus souvent des valuations sont attachées à ces validations (souhaits, regrets, bonnes ou mauvaises surprises), comme chaque fois que des normes sont présentes, pour être violées, qu'elles soient préétablies ou construites dans le discours (et pas toujours de façon explicite d'ailleurs, comme nous le verrons plus loin). Ce renvoi à des normes plus ou moins explicites construit de fait une référence à du générique, à des propriétés généralement posées comme étant communément admises.

Dans un énoncé comme :

Exemple 2 : Si seulement il était venu !

on construit par cette protase en *si* un irréel, qui pose un repère fictif (Trévisse, 1999). Ce ne serait pas le cas avec la paraphrase :

Exemple 2' : Dommage qu'il ne soit pas venu !

qui évoque directement l'avéré, la branche non empruntée, bien qu'avec la même valuation négative exprimée ici par *dommage que*.

En (2), le marqueur *si*, le même d'ailleurs que celui d'une interrogative indirecte polaire (une altérité est posée dans les deux cas, comme avec le *if* anglais), renvoie par son schème opératoire à une polarité, une bifurcation. En (2) on exprime implicitement, dans ce contexte non interrogatif au plus-que-parfait, non seulement qu'il n'est pas venu, mais aussi que c'est regrettable (exclamation, apodose absente), travail effectué par *seulement* (Culioli, 1999, qui a défini la valeur invariante de *seulement*

³ *Even* travaille sur une exclusion présupposée et pose l'inclusion de l'élément sur lequel il porte à partir d'une source énonciative du repérage. Voir aussi Leroux (ce numéro).

comme « non nulle » et « pas plus » : il aurait suffi qu'il vienne, il ne manquait pas grand-chose pour que la frontière soit franchie. Ce jeu sur le « pas nul » fait basculer dans le regret : le minimum n'est pas validé). On dit aussi implicitement que les choses se seraient déroulées autrement (apodose implicite), si cela avait été le cas qu'il soit venu. La visée argumentative peut aussi marquer une relation intersubjective de reproche bien entendu. L'activité langagière passe par ce détour par l'irréel, manifestement plus riche, plus « épais », plus porteur de sens complexe que (2'), qui lui aussi pourtant est valué.

Autre exemple de ces liens entre l'avéré et les commentaires sur cet avéré en termes d'inattendu :

Exemple 3 : It's nice that he should have come.

L'évaluation par l'adjectif *nice* d'une complétive dans ce schéma d'extraposition fait que la suite de marqueurs *should + have + -en* construit une référence à un avéré inattendu, éliminant de ce fait dans ce contexte toute interprétation déontique de *should*, alors que :

Exemple 3' : It's nice that he came.

reprend le même événement avéré et valué sans préciser son caractère inattendu pour l'énonciateur. La traduction en français fait perdre cette nuance et les deux énoncés se traduiraient par : *C'est bien qu'il soit venu*.

On opposera (3) à :

Exemple 3'' : He should have come.

[Il aurait dû venir.]

qui construit une valeur de reproche, en passant par un positionnement de type discordance, d'inattendu, de « re- problématisation » de l'événement *come* (Bourdier, 2012). On peut aussi l'opposer à :

Exemple 3''' : He should have arrived by now.

[Il devrait être arrivé maintenant.]

qui déclenchera une interprétation épistémique, pour des raisons dans lesquelles nous ne rentrerons pas ici.

Toutefois, *He should come tomorrow*, tout comme *Il devrait venir demain*, sont ambigus, en termes de conseil vs simple prévision épistémique, et cette ambiguïté constitutive du langage sera perçue, anticipée, ou non, et éventuellement corrigée par le contexte, ou non : le langage implique ces imperfections et la plupart des malentendus passent inaperçus tant les locuteurs ont envie d'interprétation.

Ces quelques exemples très brefs laissent entrevoir diverses façons qu'ont l'anglais et le français, pour ne prendre que ces deux langues, d'appréhender/construire la représentation de l'inattendu coloré d'affect : on observe le marquage de ces phénomènes de coulissage, de passages de frontières, d'altérités notionnelles, de détours qui permettent de cerner l'indicible complexité des choses qui ne se laissent pas aisément représenter par les mots (Foucault, 1966).

Comment alors épinglez précisément ce qui, dans l'activité langagière, génère la (re)construction de la référence à ces bifurcations le plus souvent valuées, parfois teintées de forte intersubjectivité plus ou moins polémique ?

Constructions référentielles, valuation et intersubjectivité laissent prévoir, en composition avec une représentation du temps non linéaire, une activité elle-même non linéaire qui se situe à l'interface de domaines complexes. On peut s'attendre à des dynamiques de repérages non-binaires, au minimum ternaires, où des représentations alternatives implicites sont construites, auxquelles s'associe la dimension des positionnements intersubjectifs.

Notre travail sera de tenter de repérer ce qui les déclenche dans le discours.

1.2. Dynamique ternaire, construction de représentations implicites, ou l'« épaisseur du dire »

Les quelques exemples - même sans contexte - développés plus haut montrent les va-et-vient quasi simultanés entre cet avéré pris en charge par un sujet, l'inattendu, la norme (l'attendu), le projeté, l'affect, la polémique éventuellement, entre l'explicité par des marqueurs et l'implicite immanquablement présent et actif. Cette dynamique de représentations impliquée par l'activité langagière déclenche une polyphonie, associée aux préconstruits physico-culturels convoqués et aux repérages intersubjectifs posés, le générique pouvant émaner de toute source subjective. (On pourrait aussi y ajouter toutes les boucles possibles du dire dont parle Authier-Revuz (1995 ; 1996)).

En découle la construction, dans ces repérages, de zones de sens non explicites, mais bien présentes et interprétables, sur lesquelles, par des positionnements intersubjectifs, les valuations d'attendu ou inattendu sont définies. C'est ce que nous nommons ici « l'épaisseur du dire », à la suite de Sekali (2012a), cette expression référant ici à l'ajout ou l'imbrication d'une dimension non linéaire à la dynamique de construction des valeurs référentielles, mais aussi les passages par le fictif.

1.2.1. Des attendus implicites construits dans et par la langue

N'importe quel locuteur saurait paraphraser et expliciter ces zones de sens implicites, et cette épaisseur, par toute une famille de gloses ou de paraphrases (voir en particulier Trévisse 2003a). Parfois les fonctionnements épilinguistiques ordinaires nous fournissent d'ailleurs les paraphrases explicites de ces attentes valuées et des coulissages temporels construits.

Dans l'exemple suivant, les ajustements définis par *yet* sont clairement explicités par ce qui suit :

Exemple 4 : Joe met his smile with one of his own. They were starting to understand each other. They didn't respect each other yet, but the possibility was there. (Dennis Lehane, *Live by night*, Harpers Collins Publishers, 2012, p. 199).

[Joe répondit à son sourire. Ils commençaient à se comprendre. Ils ne se respectaient pas encore, mais la possibilité était là.]

Le fragment « *but the possibility was there* » est en fait redondant, car l'implicite contenu dans *yet* aurait suffi à la construction du sens. Mais on sait que le langage ne

fonctionne pas à l'économie. Ainsi l'exemple 1 ci-dessus pourrait facilement connaître des proliférations explicites telles que notamment :

Exemple 1' : Tiens il est déjà là ! Je ne pensais pas qu'il aurait eu le temps d'arriver.
C'est étrange !

Exemple 1'' : Tiens il est déjà là ! D'habitude il est toujours en retard !

comme si les sujets avaient ce besoin de paraphrases, d'explicitations sur les faits, les représentations et l'affect que l'intonation avait d'ailleurs déjà marqués.

Si les exemples 2 et 3 faisaient appel respectivement à des détours par la construction d'irréel et de concession, les énoncés ré-assertifs, en anglais comme en français :

Exemple 5 : Si si, il est bel et bien venu. / He did come.

ressortissent de dynamiques ternaires de va-et-vient plus ou moins polémiques entre le *oui*, le *non* et le *si* (le retour à l'intérieur du domaine), de jeux entre les pôles de l'altérité notionnelle fondatrice (par rapport à <LUI VENIR> : on a bien une affirmation du lien prédicatif, qui passe par une négation secondaire, et un retour dans l'intérieur du domaine notionnel complexe. Ces jeux notionnels s'accompagnent de valuations polémiques et de positionnements intersubjectifs. En anglais, dans *he did come*, on anticipe une objection, et l'interprétation d'une contradiction polémique est issue du fonctionnement de *do*, de son schème opératoire, qui marque une assertion prédicative par le choix assumé d'une prédication de l'intérieur du domaine notionnel, et l'exclusion de son extérieur. Le fonctionnement est ici ternaire, et non binaire, parce que de la simple assertion, on passe par une possibilité de négation, pour revenir à une assertion ferme de l'intérieur du domaine notionnel complexe. Ces trois mouvements prédicatifs sont conjoints dans la dynamique de la construction du sens.

Ainsi les formes négatives jouent sur le binaire, l'altérité, alors que la ré-assertion appartient, comme la concession ou la discordance en général, à un fonctionnement que l'on peut également qualifier de « ternaire », dans la dynamique intersubjective de l'activité langagière et les nombreux ajustements impliqués.

Pour circonscrire ces fonctionnements qui font jaillir l'implicite, on peut renvoyer aussi en particulier aux travaux d'Anscombe (2002) sur *mais* en français et de Sekali (1992 ; 2007 ; 2012a) sur les coordonnants anglais, travaux qui relient la dynamique des relations inter-énoncés à une dynamique argumentative. Dans ces études, outre la prédication d'un repérage inter-énoncés (comme tous les relateurs au sein des énoncés complexes), les coordonnants définissent également une relation des éléments coordonnés à un « vouloir dire », une visée signifiante qui s'en trouve par là même explicitée, élaborée, et subjectivement repérée, construisant de ce fait des représentations évaluées comme attendues ou inattendues. Dans ce processus, les marqueurs de relation explicitent, en même temps qu'ils exploitent, l'espace du discours dans ses différentes dimensions. Ce rapport à une visée argumentative correspond à ce que Ducrot et Anscombe (dès 1983), dans leur Théorie de l'Argumentation dans la Langue, ont défini comme le volet prioritaire du contenu sémantique de tout énoncé (sa signification), l'« argumentativité », le deuxième volet, l'« informativité » (le sens), en étant d'après eux dérivée :

Tout énoncé est argument. Ce qui ne signifie pas qu'un énoncé vise nécessairement une conclusion particulière. Simplement, au niveau de la phrase (la «structure profonde») apparaissent des fonctions argumentatives liées à cette phrase et qui circonscrivent une classe de conclusions. Il serait d'ailleurs plus exact de parler d'une classe de types de conclusions. C'est ainsi que lors de l'étude du comparatif d'égalité *aussi... que*, nous avons été amené à introduire une fonction argumentative attachée à la phrase sous-jacente aux énoncés-type *x est aussi P que y*. Cette instruction était, en simplifiant, de la forme : « chercher la conclusion r que l'on peut tirer de x est P ». Nous avons procédé d'une façon similaire lors de l'étude de *mais*, et d'une façon générale des structures concessives. (Anscombe 1989 : 20)

Ce terme de « conclusion » est envisagé par Sekali (2007) dans le cadre théorique de la TOPE⁴, comme une « continuation potentielle du discours », un construit référentiel issu d'une opération de repérage entre plusieurs représentations (dont une peut être implicite).

La dimension de visée de l'énonciation, qui est instruite dans et par la langue, est alors nécessairement directionnelle et dynamique. On peut l'assimiler à une projection argumentative qui est intimement liée aux repérages intersubjectifs des relations dans le discours, et donc au marquage d'une concordance ou d'une discordance des origines énonciatives par rapport à un « attendu de relation » dans le discours. Cette dimension-là n'est donc pas uniquement linéaire, et donne aussi une mesure de l'« épaisseur » référentielle et subjective du discours.

Ainsi dans :

Exemple 6 : He's a cop but he isn't a bastard.
[C'est un flic mais c'est pas un salaud.]

bien qu'on ait forcément, dans la dynamique du discours, une relation d'antécédence linéaire anaphorique de *He's a cop* (P) à *he isn't a bastard* (Q), car P est l'antécédent d'une réélaboration par Q, la relation marquée par *but* est une relation d'opérations plus qu'une relation de propositions ou d'énoncés. Avec le coordonnant *but*, la dynamique argumentative progresse par la coordination de deux repérages inter-énoncés contre-orientés :

– P est défini comme repère de la prise en charge modale d'une représentation intermédiaire (noté « i » comme implicite) attribuée à autrui dans le discours (le co-énonciateur comme pôle d'altérité, ou une norme admise) : *all cops can be considered bastards* ;

– c'est cette relation de repérage implicite qui est ciblée (repérée) dans la coordination, avec une nouvelle dynamique de repérage contre-orientée, où l'élément coordonné Q est pris comme repère d'une disqualification de cette première opération de repérage (Figure 3).

⁴ Théorie des Opérations Énonciatives et Prédicatives.

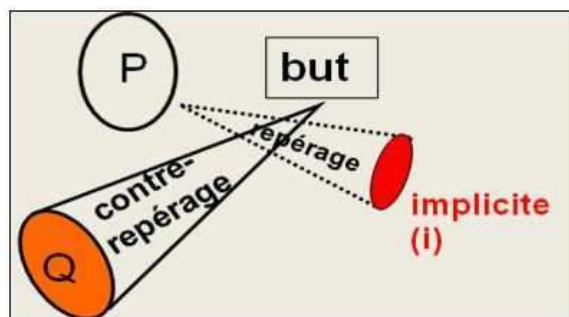


Figure 3 : schéma opératoire de *but*

L'orientation argumentative de l'énoncé complexe est donc temporairement désolidarisée de la dynamique linéaire du fait de ce double repérage et de son orientation rétrospective. On peut proposer ici un néologisme qui pourrait rendre compte de cette opération complexe marquée par *but* : la « contrordination », du fait de ce double repérage dans une coordination contre-orientée et intersubjectivée, qui à la fois construit un attendu implicite, et une représentation contre-attendue par un mouvement de disqualification de l'attendu construit.

En linguistique, analyser cette troisième dimension, cette zone de sens implicite, suppose la prise en compte, dans l'appareil théorique, non seulement du dit, mais aussi du « vouloir dire », en tant que projection référentielle par repérage inter-énoncés implicite. Nous considérons cette projection référentielle comme un construit linguistique mais non explicite, qui suppose une relation non pas seulement interpropositionnelle, mais aussi subjective et intersubjective.

La contre-orientation argumentative est en effet une construction linguistique instruite par le coordonnant, et non directement issue d'une homogénéité ou opposition sémantique lexicale des éléments coordonnés. Dans l'extrait suivant par exemple :

Exemple 7 : My mom is beautiful but she's not cut her hair in over 10 years. She's got a cute figure but she only wears jogging suits. And my dad. We can't get him out of the V-neck T-shirts and blue jeans. [BNC]

[Ma mère est super belle mais ça fait au moins 10 ans qu'elle s'est pas coupé les cheveux. Elle est plutôt bien fichue, mais est elle tout le temps en jogging. Et mon père... impossible de lui faire quitter son jean et T-shirt col en V !]

il n'y a pas d'opposition ou de restriction sémantique intrinsèque entre le fait d'être très belle et le fait d'avoir les cheveux très longs. La dimension restrictive de *but* (qui s'oppose à la prédication d'une anti-restrictivité par *and*), est construite par une coordination complexe, qui n'est plus binaire mais ternaire, et ne porte pas directement sur la validité du premier élément coordonné (le fait qu'elle soit très belle), mais sur un terme intermédiaire implicite et associé à sa beauté : la satisfaction de la fille, représentation attendue que vient disqualifier le deuxième élément coordonné. On retrouve cette opération à trois termes juste après dans l'exemple : *she's got a cute figure but she only wears jogging suits*. On peut noter aussi que cette requalification de la mère est reprise anaphoriquement par *and* après un point, pour être cette fois

co-orientée avec une qualification du père, dans une avancée modale qui fait une piètre description des pauvres parents par leur fille (une adolescente assurément).

1.2.2. Réflexion sur l'« attendu de relation » : *topoi*, stéréotypes, projection argumentative

Cette analyse du relateur anglais *but* rappelle bien sûr l'analyse proposée par Anscombe et Ducrot (1977 ; 1983) et surtout Anscombe (2002) du connecteur *mais* en français, en termes de contre-argumentation et d'anti-orientation. Elle diverge néanmoins avec un élément central de leur analyse : l'existence d'un *topos* binaire et gradable, sélectionné par le connecteur dans un faisceau de *topoi* déclenchés par un terme, pour aboutir à partir de ce terme à une conclusion noté *r*. Ainsi (très schématiquement), dans les analyses de Ducrot et Anscombe, l'expression *P mais Q* signale que :

- soit *P*, en vertu d'un certain *topos*, est un argument pour la conclusion [*r* = non-*Q*] (contre-argumentation directe) ;
- soit *P* est argument de *r* alors que *Q* sert la conclusion non-*r*, et *Q* a une force argumentative plus élevée (contre-argumentation indirecte).

Dans les deux cas, les deux propositions sont donc argumentativement contre-orientées. L'hypothèse clé, dans ce système d'analyse, est que le rapport de cause à conséquence qui constitue l'argumentativité des énoncés, entre *P* ou *Q* (les arguments) d'une part, et les conclusions d'autre part, n'est pas direct, mais transite par un lieu commun (*topos*) non asserté mais tenu pour acquis :

Ces *topoi* sont des principes généraux, qui servent d'appui au raisonnement, et jouent mutatis mutandis un rôle analogue aux axiomes d'un système formel. Ils ne font jamais l'objet d'une assertion, mais servent à en produire. Ils sont admis au sein d'une communauté d'individus plus ou moins vaste: ce peut être la communauté linguistique toute entière, un sous-groupe de cette communauté et, cas extrême, un groupe réduit à deux individus dans le cadre par exemple d'une discussion, où il s'agit alors de l'emporter sur l'autre, au besoin en utilisant des *topoi* créés de toutes pièces. (Anscombe, 1989, p. 23)

Ce *topos*, dans les premières versions de la théorie, ne relie pas un fait à un autre, mais une échelle graduée de faits à une autre échelle graduée. Ainsi les *topoi* peuvent être de quatre types : « plus *p*, plus *q* » ; « plus *p*, moins *q* » ; « moins *p*, plus *q* » ; « moins *p*, moins *q* ». Selon Ducrot par exemple, l'assertion : « Cette voiture est bon marché, tu devrais l'acheter », active un *topos* du type « moins c'est cher, plus c'est avantageux ».

La prise en compte de ce concept de *topoi* dans l'analyse des enchaînements inter-énoncés est néanmoins gênante, dans cette appréhension par ailleurs très convaincante de l'argumentativité de la langue, pour deux raisons. En outre, l'aspect nécessairement gradable des *topoi* pose de nombreux problèmes.

Dans l'énoncé anglais suivant par exemple :

- Exemple 8 : She was thirty but she had never been more attractive. (D. Lessing, *Between Men. A Man and Two Women*, 1956, Jonathan Clowes Ltd.)
[Elle avait 30 ans, mais n'avait jamais été aussi séduisante.]

il paraît difficile d'analyser une contre-argumentation par rapport à une conclusion issue d'un *topos* gradué du type « plus on a trente ans, plus on est séduisant », et même si l'on considère un lien plus large entre l'âge et le pouvoir de séduction par un lieu commun (discutable certes) du type « plus on est jeune, plus on est séduisant », rien ne dit si l'âge de 30 ans doit être considéré comme jeune ou vieux (question de point de vue), en tout cas en aval de la connexion par *but*, qui elle, instruit une valuation qualitative d'un âge autrement non explicitement valué.

Ce problème a d'ailleurs conduit Anscombe (2001 ; 2002) à renoncer à cette gradabilité nécessaire des *topoi*, et à développer une « théorie des stéréotypes », qui suscite beaucoup d'intérêt et de réflexions :

À certains items lexicaux est attachée une liste ouverte de phrases, les *phrases stéréotypiques*, qui constituent le *stéréotype* de l'item considéré. Par exemple, l'item *singe* comportera dans son stéréotype la phrase (stéréotypique, donc) *Les singes mangent des bananes*. D'une façon très générale, si *m* est un item lexical, son stéréotype sera un ensemble de phrases $g(m,n1), g(m,n2) \dots g(m,ni)$, etc., qui relie l'item *m* en tant que *forme* à d'autres formes $n1, n2 \dots nk$, etc. Et c'est le statut sémantique de ces phrases qui confère une signification à *m*. (Anscombe, 2002, p. 117)

Si l'on considère, avec Anscombe (2001), que « la Théorie des Stéréotypes voit la langue comme un réservoir de préjugés et d'idées reçues », on peut saisir une notion intéressante, à savoir que les stéréotypes sont des sortes de présupposés de relations, correspondant à ce qu'on pourrait appeler l'« attendu de relation », ancré dans un savoir partagé sur les notions primitives (au sens culiolien du terme), et sur les relations entre ces notions. Chaque terme serait alors associable à une famille d'enchaînements possibles (son orientation argumentative), susceptibles d'être instanciés en discours, et ouvrant sur une classe d'inférences possibles. Les « conclusions », ou ce que nous avons nommé des « représentations intermédiaires implicites », pourraient alors être vues comme issues de l'activation/sélection dans le discours d'un stéréotype préexistant.

La projection stéréotypique est probablement à relier à un ensemble de propriétés des termes lexicaux, et des déterminations et repérages énonciatifs qui leurs sont associés en discours. Le concept de stéréotype, ou de l'attendu de relation (inférenciable en amont de la relation) est bien alors assimilable à ce que Culioli nomme les « relations primitives », et que Ranger (1998, p. 28), à propos des phénomènes d'inférence, décrit en termes de « contraintes pré-énonciatives » :

Les notions lexicales ont certaines propriétés qui font que les combinaisons entre elles ne sont pas tout à fait arbitraires, tant s'en faut. A partir des notions /cat/, /eat/ et /mouse/, on comprend que leurs relations primitives - et l'interaction de ces propriétés - donnent un certain ordre pré-énonciatif, naturel, de sorte que /cat/ sera, normalement, la notion source du procès, et /mouse/ sera, normalement, la notion but dans ce qu'on appelle une 'relation primitive'. Ces contraintes ne nous empêchent pas de renverser cet ordre : *the mouse ate the cat*, par exemple, n'est pas un énoncé inacceptable, bien entendu, mais représente toutefois une situation inattendue, d'après les propriétés des notions en cause.

Lorsque l'on considère la façon dont ces attendus de relation sont contrés, par exemple dans un énoncé complexe, où une relation est explicitée par un connecteur

qui définit un repérage particulier et un positionnement intersubjectif sur la relation inter-énoncés, alors les termes mis en relation peuvent être en quelque sorte « dé-stéréotypés » pour être rattachés à une visée argumentative subjectivée, et construire à la fois de « nouveaux stéréotypes », et des représentations intermédiaires non préexistantes à la relation. Ces processus illustrent d'ailleurs la souplesse des systèmes de langue et la malléabilité des représentations attendues ou inattendues qui peuvent s'y construire, à travers, en particulier, le filtrage de l'intersubjectivité.

II. Enjeux épistémologiques

L'analyse de ces représentations valuées comme attendues ou inattendues s'avère ainsi épistémologiquement très stimulante, car elle impose d'y intégrer, si possible au sein d'un même appareil théorique revisité (celui des théories dites « de l'énonciation »), des phénomènes qui ne peuvent être considérés qu'à l'interface des différentes dimensions de la langue, et dans leur interaction mouvante.

Ce sont ces enjeux épistémologiques, liés à la prise en compte des interfaces linguistiques, de l'intersubjectivité constitutive et de la multi-dimensionnalité de la langue, que nous voulons préciser ici. On l'a vu, la (re)construction de ces sens attendus/inattendus, parfois implicites, est issue de la mise en « synergie » d'un ensemble d'opérations complexes et marquées dans la langue par une interaction de marqueurs aux profils distincts, mais qui opèrent ensemble dans des associations non totalement libres. Il semble difficile alors d'établir des séparations et des hiérarchies dans l'intrication simultanée et dynamique de toutes ces opérations complexes, liées à la cooccurrence de marqueurs, dont il s'agit d'abord de décrire les schèmes opératoires : toutes concourent à la (re)construction du sens si « épais » de ces énoncés. L'implicite et l'explicite jouent ensemble, plus ou moins teintés d'affect, déclenchés ici par des suites de marqueurs, de ce que l'on pourrait nommer « configurations », suites d'ailleurs associées à des structures prosodiques elles aussi particulières et aisément reconnaissables, même si elles ne sont pas aisées à décrire et à systématiser⁵.

2.1. Problèmes de métalangue

Nous avons développé plus haut le fait qu'un marqueur tel que *but*, lorsqu'il joint plusieurs propositions, peut construire à lui seul tout un réseau multidimensionnel de représentations. On a aussi vu qu'un marqueur comme *if* déclenche, par son schème opératoire, une bipolarité débouchant sur la représentation d'une altérité. Mais d'autres marqueurs doivent lui être associés pour, par exemple, construire une protase et une apodose relevant de l'irréel : *if*, quand il est associé dans la subordonnée qu'il introduit à un prétérit, avec ou sans *have + -en*, puis que la matrice associée contient *will + prétérit* avec ou sans *have + -en*, alors les deux propositions sont reconstruites comme une protase et son apodose (Trévisse, 2003b ; 2004) :

⁵ Une fois de plus la phonologie sera le parent pauvre, voire totalement démunie, provisoirement, de cette étude, mais on en aura saisi le rôle essentiel.

Exemple 9 : If I had been a painter ten years ago, I would have painted this picture.
[Si j'avais été peintre il y a 10 ans, j'aurais peint ce tableau.]

Exemple 10 : If you had arrived next week instead of next month, we would have gone windsurfing.
[Si tu étais arrivée la semaine prochaine et pas le mois prochain, on aurait pu aller plancher.]

C'est le contexte et les repérages temporels (*ten years ago vs next week*) qui situent les formes d'irréel comme référant au révolu ou à l'avenir (l'révise, à paraître). On peut ainsi avoir des regrets sur l'avenir.

Comment nommer et analyser ces « combinaisons » de marqueurs, qui font apparaître des marqueurs en cooccurrence fréquente, (par exemple le jeu de *if* dans une subordonnée non complétive – et qui dès lors ne sera pas interprétée comme interrogative indirecte –, et donc *will* + prétérit dans la matrice, quel que soit l'ordre des deux propositions ?

Comment par ailleurs appeler cette combinaison de schèmes opératoires quand *but* est en cooccurrence avec *may*, *may* précédant un *but* conjonction – ordre des propositions contraint ici. On peut se référer à Gresset, ce numéro, qui propose l'exemple suivant, extrait d'un discours de Barak Obama :

Exemple 11 : I would not be running for President if I didn't believe with all my heart that this is what the vast majority of Americans want for this country. This union may never be perfect, but generation after generation has shown that it can always be perfected.
[Je ne me présenterais pas à l'élection présidentielle si je ne croyais pas de tout mon cœur que c'est ce que veut la grande majorité des Américains pour ce pays. Il se peut que cette union ne soit jamais parfaite, mais génération après génération il s'est avéré qu'elle pouvait être perfectionnée.]

Dans cette configuration spécifique, *may*, garde son schème opératoire d'équipossibilité, mais réfère ici à la non prise en compte de l'argument : peu importe que l'on se situe à l'intérieur ou à l'extérieur du domaine de la perfection pour cette union, il n'en reste pas moins que...

Dans l'exemple 3 (*It's nice that he should have come*), comment une complétive en *that*, une valuation en construction d'extraposition et un *should* « jouent »-ils ensemble ?

Dans tous ces cas de cooccurrences de marqueurs, avec ou sans ordre contraint, peut-on parler de « motifs » (Legallois, 2012) ? Le terme « construction⁶ » a une autre acception désormais, mais réfère bien aussi à des liens entre formes et fonctions, entre marqueurs et valeurs. Pourrait-on parler de « colligations », mais étendues, élargies, par rapport à l'acception générale du terme⁷ ?

⁶ Terme qui réfère au processus de construire et à son résultat, comme beaucoup de termes en *-ion*.

⁷ Cf. notamment Goldberg, 1995, Gledhill & Frath, 2007, Longrée & Mellet, à paraître, Mellet & Longrée, 2009 ou Bybee, 2012.

Comment, de plus, démêler les opérations déclenchées par tel ou tel marqueur, dans telle ou telle « configuration » ou « *pattern* », et les paramètres du contexte plus large qui filtrent l'interprétation d'un sens attendu ou inattendu ? Comment en faire une analyse qui reste linguistique à partir de corpus ?

L'analyse de la construction des valeurs référentielles attendues/inattendues devra nécessairement prendre en compte son aspect multidimensionnel et dynamique si elle veut tenter d'approcher cette activité langagière d'élaboration et d'interprétation du sens.

2.2. Interactions de marqueurs et synergies opérationnelles

Le terme d'« activité » est essentiel dans cette vision de la langue qui n'est pas statique, et qui intègre dans l'observation une conjonction de plusieurs dynamiques complexes qui interagissent. On a une idée du travail requis dans l'analyse à partir de marqueurs particuliers, comme *but*, *should* ou *if* par exemple, décrits par leurs schèmes opératoires. Mais le travail se complique quand on arrive au niveau des « configurations » particulières, qui elles-mêmes établissent des filtres dans les ordres d'opérer que constituent ces schèmes. Ces « configurations » construiront, avec des prosodies particulières, des sens particuliers, des valuations et de l'intersubjectivité spécifiques, dans des contextes donc plus larges, à prendre en compte et à tenter de paramétrer.

Les opérations de marqueurs ne sont donc pas isolables de leur inscription dans une interaction systématique avec d'autres, mais elles sont identifiables par le type d'interaction qu'elles convoquent, et le paradigme d'opérateurs auxquels elles s'associent de façon privilégiée. Il s'agit alors de d'identifier ces paradigmes d'interaction entre les « opérations de marqueurs », certains étant des marqueurs à forte capacité intégrative (*and*, *since* et *for*, cf. Sekali, 1991 ; 2012a), d'autres jouant un rôle dans la construction de l'épaisseur argumentative (*if*, *would*, Trévisse, 2014). La mesurabilité de la capacité intégrative des marqueurs est un domaine assez peu exploré, car très complexe, et les paradigmes sont encore balbutiants en ce domaine. Ces opérations elles-mêmes s'articulent ainsi entre elles dans des schémas d'interaction (et de déformabilité) réciproques qui expliquent la malléabilité du sens.

Nous prôtons donc une démarche d'analyse qui suppose *a minima* que l'on pratique une linguistique des interfaces (Sekali et Trévisse, 2012), c'est-à-dire une observation qui ne considère pas des « niveaux » (syntaxique, sémantique, pragmatique, etc.) séparés dans la langue, mais qui, au contraire, se concentre sur les zones de synergie opérationnelle. Il est donc nécessaire de prendre en compte cette dynamique interactive et multi-orientée des opérations linguistiques, déclenchées et filtrées par les configurations de marqueurs dans la construction de ces valeurs référentielles en contexte (Trévisse, 2012).

Dans cette optique, il n'y a donc pas lieu non plus de distinguer, par exemple, un niveau dit « argumentatif » ou « pragmatique », supposément séparé du reste de la langue, et qui ferait nécessairement intervenir des données extralinguistiques dans la construction des valeurs référentielles et des positionnements intersubjectifs. Si on considère que c'est la construction des valeurs référentielles elle-même qui instruit les conditions de son interprétation, alors les opérations construisent ensemble le

contexte de leur interprétation, c'est-à-dire la situation (la « scène », le « scénario » de l'interprétation (de Vogüé, 1999, Franckel, 2006)). Comme nous l'avons discuté plus haut à propos des *topoi*, ces données extralinguistiques ne sont pas à voir comme des données extérieures à la langue, des indices extralinguistiques qui serviraient à interpréter les mots, mais plutôt comme des construits linguistiques eux-mêmes à partir des notions simples et complexes (Culioli, 1999) et de leurs propriétés physico-culturelles (qui incluent elles-mêmes des valuations), convoquées par l'énonciateur dans les prises en charges perspectivées et subjectivées qu'il fait à partir de ces représentations du monde.

La distinction d'un « plan » ou « niveau » pragmatique séparé dans la langue est pourtant récurrente sous la plume de chercheurs travaillant d'ailleurs dans toutes sortes de cadres théoriques, y compris en TOPE et en grammaire fonctionnelle et cognitive. Il faut revenir aux propos des fondateurs pour y voir un malentendu : Culioli (1990) comme Anscombe et Ducrot (1983) parlent quant à eux de « pragmatique intégrée », c'est-à-dire intégrée à la langue (soulignant au passage sa non-intégration au départ, dans les théories logico-sémantiques et cognitives). Dans cette démarche, c'est la construction des valeurs référentielles elle-même qui instruit les conditions de l'interprétation, et ce que l'on appelle la pragmatique n'est plus à considérer comme un plan d'analyse différent de la syntaxe et de la sémantique, ces deux dimensions (la syntaxe et la sémantique) n'étant d'ailleurs elles-mêmes pas dissociables.

2.3. L'intersubjectivité constitutive

L'intersubjectivité elle-même ne peut être dissociée de l'étude de l'activité langagière et de l'analyse des sens attendus/inattendus, qui s'inscrivent dans des positionnements intersubjectifs polémiques, de contraintes, de persuasion, d'argumentation, d'action sur l'autre, etc. L'intersubjectivité, la représentation de l'autre, génère ainsi les discordances prévues, devancées, rectifiées, manipulées, bref tous ces jeux entre énonciateur et co-énonciateur, tout ce qui va générer les ajustements de tous ordres : on anticipe, de façon imparfaite certes, les réactions de l'autre et son interprétation, ces « attentes » et contre-attentes. Certains travaux sur les marqueurs de relation et sur ce qui a été nommé la « connexion subjective » font même ressortir l'intersubjectivité comme fondatrice d'une diversification des marqueurs en acquisition du langage (Sekali, 2012b), et de l'identité opérationnelle des marqueurs de relation tels que *since*, *because* et *for* en synchronie de l'anglais (Sekali, 1991). Ces conjonctions, dites « de cause », se distinguent ainsi par un profilage différent au niveau de la prise en charge modale des énoncés liés, mais aussi du lien inter-énoncés lui-même, posant par exemple, avec *since*, la relation comme attendue et prise en charge d'avance par tout co-énonciateur potentiel. Les positionnements intersubjectifs ne ressortissent alors pas d'un niveau (pragmatico-argumentatif) supposément séparé du reste de la langue et extérieur à elle : au contraire, les positionnements intersubjectifs sont fondateurs et constitutifs de la construction du sens dans l'activité langagière. Intersubjectivité et visée argumentative sont donc elles aussi considérées comme des valeurs référentielles construites, étant donné qu'elles sont issues d'opérations de repérages spécifiées par des marqueurs spécifiques en relation avec certains paramètres du contexte qu'il s'agit de tenter de déterminer le plus précisément possible.

2.4. Multi-dimensionnalité

L'objectif d'une description des schèmes opératoires des marqueurs et de leur capacité intégrative dans l'interaction avec des paradigmes d'autres marqueurs, suppose donc une analyse de l'interface synergique entre marqueurs dans l'activité langagière, mais aussi de l'interface entre les dimensions plurielles de la langue. L'observation et l'analyse de la construction du sens (mais aussi les tentatives de systématisation) ne peuvent alors se fixer sur des « niveaux » séparés de structuration dans la langue, mais doivent au contraire se concentrer sur les zones d'interaction ou de synergie entre ce que nous préférons nommer - faute de meilleur terme - des « dimensions » dynamiques de l'activité langagière.

Par souci heuristique, on peut tenter de détailler – sans les hiérarchiser – certaines composantes de cette conjonction de dynamiques :

- la dynamique linéaire, horizontale, du discours, avec ses relations d'antécédence et de réélaboration *online* qui va déclencher dans l'activité de reconstruction du sens une interface non linéaire entre les dimensions morpho-syntaxique, sémantique et pragmatique de la langue, la construction des valeurs référentielles et de valuations ne se jouant pas dans la linéarité, mais dans des compositions constantes entre marqueurs amont et aval et entre marqueurs et valeurs ;

- la dynamique des repérages inter-énoncés, et leurs orientations non unidirectionnelles (prospectives/rétrospectives), et non plates (horizontales et verticales), et l'ouverture de bifurcations et d'alternatives déclenchées par certains marqueurs. Cette dimension, dans son interface avec la suivante, est responsable de l'épaisseur du dire et du dit, de la définition de domaines argumentatifs (par exemple par le « passage par l'irréel », l'imaginaire), des zones de sens intermédiaires construits (concession, *but*, etc.), et des fonctionnements ternaires où l'implicite ne peut que surgir ;

- la dynamique argumentative et donc intersubjective, qui est elle-même orientée, perspectivée, et dont est issue une grande partie des valuations des représentations construites, attendues ou inattendues par rapport à des normes sociales et/ou individuelles.

Il nous a semblé que la problématique de la construction du sens attendu/inattendu constituait un exemple particulièrement intéressant d'analyse de l'interface entre ces différentes « dimensions » de la langue : elle impliquait une vision non statique, non unidirectionnelle, multidimensionnelle, de la langue, et intégrait dans l'observation la conjonction de ces espaces dynamiques, qui sont inmanquablement associés dans l'identité même des opérations dont les marqueurs sont la trace (et qui devraient donc être intégrées à la formulation des « formes schématiques » ou schèmes opératoires imposées par les marqueurs).

On a pu voir que l'observation de cette interface devrait conduire à une modélisation qui prenne en compte cette multidimensionnalité orientée des opérations linguistiques. On pourrait dire que l'analyse devrait se situer *a minima* dans une théorie de l'activité langagière en « 3D », complexe, avec cette horizontalité linéaire, qui déclenche une ouverture « verticale » de bifurcations et d'alternatives, et une « épaisseur » des domaines argumentatifs, des filtres intersubjectifs, et zones de sens intermédiaires construits plus ou moins explicitement.

III. Remarques conclusives

De fait, le choix d'étudier la représentation d'une notion comme celle d'« inattendu » dans les langues permet ainsi donc de toucher du doigt le fonctionnement même de l'activité langagière dans toute sa complexité dynamique, dans toute son épaisseur de détours et d'implicites, d'ajustements intersubjectifs inévitables, de valuations diverses.

Ce choix permet aussi de souligner le hiatus fondamental lié au mode de représentation symbolique imparfait que constituent la langue et ses ambiguïtés constitutives, langue-système partagé par tous dans un code commun, mais où jouent les filtres des subjectivités que les ajustements ne sauraient circonscrire et résoudre totalement. Ces « jeux » dans la mécanique et la réflexivité inhérente à l'activité langagière permettent aussi les coups de force de l'ironie.

En outre, on peut rappeler que c'est en parlant, ou en écrivant, que l'on forge sa propre pensée, et que le sens n'est donc pas lui-même un préconstruit qui précéderait la parole aussi systématiquement qu'on le dit parfois. L'inattendu vient aussi parfois se nicher là, dans cette puissance des enchaînements linéaires de la langue, et des ajustements constants, non linéaires eux, qui s'imposent au fil du discours. Il ne s'agit certes pas la simple mise en mots d'une pensée préétablie, et l'on est parfois surpris par ces liens entre langage et pensée (et non pensée et langage), et par les représentations nouvelles parfois inattendues, qui s'élaborent dans cet espace linguistique mouvant et multidimensionnel.

Notre travail de linguistes est bien de tenter d'épingler ces fonctionnements là où ils se trouvent, c'est-à-dire dans ces interfaces complexes, notamment celles nous avons tenté de décrire ici, dans une programmation où certes beaucoup reste à faire mais qui semble stimulante et prometteuse.

Bibliographie

- ANSCOMBRE, J.-C., 1989, « Théorie de l'argumentation, topoi, et structuration discursive », *Revue québécoise de linguistique*, 18/ 1, p. 13-56.
- ANSCOMBRE, J.-C., 2001, « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages* 142, p. 51-76.
- ANSCOMBRE, J.-C., 2002, « *Mais/pourtant* dans la contre-argumentation directe : raisonnement, nominaux », *Cahiers de praxématique*, 36, p. 43-72.
- ANSCOMBRE, J.-C. et DUCROT, O., 1977, « Deux *mais* en français ? », *Lingua* 43, p. 23-40.
- ANSCOMBRE, J.-C. et DUCROT, O., 1983, *L'argumentation dans la langue*, Paris-Liège, Margada.
- AUTHIER-REVUZ, J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 1995, 2 vol.
- AUTHIER-REVUZ, J., 1996, « Défaut du dire, dire du défaut : les mots du silence », *LINX* n°8, <http://linx.revues.org/1091>
- BOURDIER, V., 2012, « *The debate (over) whether Britain should join the euro*: What is the status of the preposition introducing the wh-content clause? », in Sekali, M. & Trévisse, A. (eds), *Mapping Parameters of Meaning*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, p. 47-68.
- BYBEE, J., 2012, Usage-based models: an interview with Joan Bybee, <http://www.letras.ufrj.br/poslinguistica/revistalinguistica/index.php/volume-8-numero-1-junho-2012/usage-based-models-in-linguistics-an-interview-with-joan-bybee/>
- CULIOLI, A., 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentation*, T.1, Paris, Ophrys.
- CULIOLI, A., 1999, « A propos de la notion », *Pour une linguistique de l'énonciation*, T. 3, Paris, Ophrys. p. 17-33.
- DE VOGÜÉ, S., 1999, « Construction d'une valeur référentielle : entités, qualités, figures », *Travaux linguistiques du CERLICO* 12, p. 77-106.
- ERNOUT, A. et MEILLET, A., 2001, *Dictionnaire étymologique de la langue latine – Histoire des mots* (4^{ème} édition), Paris, Klincksieck.
- FOUCAULT, M., 1966, *Les Mots et les Choses (Une archéologie des sciences humaines)*, Paris, Gallimard.
- FRANCKEL, J.-J., 2006, « Situation, contexte et valeur référentielle », *CRESEF* 129-130, p. 51-70.
- GLEDHILL, C. et FRATH, P., 2007, « Collocation, phrasème, dénomination : vers une théorie de la créativité phraséologique », *La Linguistique* 43 (1), p. 65-90.
- GOLDBERG, A., 1995, *Constructions: a Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, University of Chicago Press.
- GRESSET, S., ce numéro, « De l'in/attendu dans les énoncés concessifs avec MAY. Illustration à partir d'un discours de Barack Obama ».
- GRICE, P., 1969, « Utterer's Meaning and Intention », *The Philosophical Review* 78, p. 147-77.
- GUIMIER, C., à paraître, « *Quitte à* en français moderne : l'inattendu comme élément de pertinence argumentative ».

- LEGALLOIS, D., 2012, « La colligation : autre nom de la collocation grammaticale ou autre logique de la relation mutuelle entre syntaxe et sémantique ? », in Mayaffre, D. & Viprey, J.-M. (éds), *La cooccurrence, du fait statistique au fait textuel*, Revue CORPUS, 11, <http://corpus.revues.org/2202>
- LEROUX, A., ce numéro, « *Even* et quelques traductions en français : la référence à l'inattendu ».
- LONGRÉE, D. et Mellet, S., à paraître, « Le motif : une unité phraséologique englobante ? Etendre le champ de la phraséologie de la langue au discours », in Legallois, D. et Tutin, A. (éds), *Langages* 189.
- MELLET, S. et LONGRÉE, D., 2009, « Syntactical Motifs and Textual Structures », *Belgian Journal of Linguistics* 23, p. 161-173.
- RANGER, G., 1998, *Les constructions concessives en anglais : une approche énonciative*, Paris, Ophrys.
- SEKALI, M., 1991, « Connexion inter-énoncés et relations intersubjectives : *because*, *since* et *for* », *Langages* n°104, Paris, Larousse, p. 62-78.
- SEKALI, M., 1992, « Intersubjectivité et implicite par la connexion inter-énoncés : une étude du connecteur anglais *BUT* » in Perrin, I. (éd.), *Approches énonciatives de l'énoncé complexe*, Louvain-Paris, Peeters, p. 109-119.
- SEKALI, M., 2007, « *He's a cop but he isn't a bastard*: an enunciative approach to some pragmatic effects of the coordinator *but* », in Celle, A., and Huart, R. (eds), *Connectives as Discourse Landmarks, Pragmatics & Beyond New Series*, 161, Amsterdam, John Benjamins, p. 155-175.
- SEKALI, M., 2012a, « Coordination et sens relationnel : formes schématiques, paramètres contextuels et instructions de cible » in Sekali, M. (éd.), « Paramétrer le sens ? Etudes de cas », CORELA Numéros thématiques.
- SEKALI, M., 2012b, « The emergence of complex sentences in a French child's language from 0;10 to 4;01: causal adverbial clauses and the concertina effect », in Sekali, M. (ed.), "First-language acquisition of French grammar (from 10 months to 4 years old)", *Journal of French Language Studies*, 22, Cambridge, Cambridge University Press, p. 115-141.
- SEKALI M. and TRÉVISE, A., 2012, « Mapping filters and parameters of meaning: issues and tools for interface analyses of meaning construction. », in Sekali, M. and Trévisé, A. (eds), *Mapping Parameters of Meaning*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars, p. 1-13.
- TRÉVISE, A., 1999, « Repérages fictifs : diversité des marqueurs, contexte et représentations métalinguistiques », *LINX* 41, p. 39-59.
- TRÉVISE, A., 2003a, « A propos de quelques relations inter-énoncés : hypotaxe, parataxe, asyndète et construction du sens », in Celle, A. et Gresset, S. (éds.), *La subordination en anglais. Une approche énonciative*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 51-68.
- TRÉVISE, A., 2003b, « Les représentations du moment de l'énonciation : hétérogénéités, ambivalences et reconstruction du sens », *Anglophonia* 14, p. 63-78.
- TRÉVISE, A., 2004, « Quelques jeux du *present perfect* avec les déterminations spatio-temporelles quantitatives et les spécifications qualitatives », in Merle, J.-M. et Gournay, L. (éds.), *Mélanges en hommage à J. Guillemin-Flescher*, Paris, Ophrys, p. 235-246.

- TRÉVISE, A., 2012, « Some qualitative filters in the construction of meaning », in Sekali, M. and Trévisé, A. (eds), *Mapping Parameters of Meaning*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, p. 16-30.
- TRÉVISE, A., 2014, « La construction de l'irréel : dynamique des interfaces syntactico-sémantiques », in Moore S. et Polge O. (éds.), *Du réel à l'irréel (2) : langues, discours, représentations*, Travaux linguistiques du Cerlico 26, Presses Universitaires de Rennes, p. 141-163.